

PAUL VERCHÈRES

La Terreur Masquée



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-024

La Terreur Masquée

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 559 : version 1.0

La Terreur Masquée

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Le désespoir de Belœil

Guy Verchères, gentleman-cambrioleur, bienfaiteur des bonnes œuvres, détective à ses heures, homme du monde et escroc international, se prélassait sur un fauteuil.

Les deux pieds sur un ottoman, et un verre de scotch sur la table à café, à portée de son bras.

Il ne faisait, en somme, rien.

Il flânait.

Semaine bien remplie, plusieurs invitations, une petite affaire intéressante, de gros rapports, et ce soir, doux farniente.

Quand on lui avait téléphoné, au début de la soirée, l'invitant à un petit machin intime, où causer tranquillement de choses et d'autres, il avait nettement refusé.

– Je me dois, avait-il dit, à mon repos. C'est nécessaire. Je regrette donc, mais...

Et maintenant, il se reposait.

En écoutant la radio qui susurrant des émissions.

Il y avait, dans la pièce luxueuse, une atmosphère de paix et de calme, de tranquillité, de repos absolu, de détente de tous les muscles.

Quand Guy Verchères vivait, il ne vivait pas à moitié.

Quand il buvait, il ne buvait pas à moitié.

Quand il faisait du sport, il ne le faisait pas à moitié.

Et quand il se reposait ?

Il se détendait tous les muscles.

Il s'allongeait les jambes.

Il ne bougeait pas plus qu'il ne fallait.

Il tamisait les lampes et rêvassait.

Le téléphone sonna.

L'appareil était aussi sur la table à café, à

portée de sa main, et à côté du scotch.

– Verchères ? C’est Belœil.

– Oui ?

– Je suis content de te trouver chez toi. Je monte. J’y serai dans dix minutes.

– Mais...

Belœil avait raccroché.

Désespérément Verchères signala le numéro des quartiers-généraux, demanda Belœil.

Mais Belœil était déjà parti.

Verchères jurait entre les dents.

– Satané Belœil, il ne pouvait donc pas attendre ? Il lui arrive donc quelque chose de bien sensationnel ?

Guy Verchères eut sa réponse par la radio.

Un annonceur débitait des bulletins de nouvelles. En phrases froides, compassées, dénuées de tout sentiment, ou de toute réaction personnelle, la voix disait ce qui se passait dans le monde et dans la ville.

« MONTRÉAL : La Terreur Masquée, le bandit le plus dernier cri qui soit, l'émule des grands escrocs, fait de nouveau des siennes. Il a terrorisé hier soir une autre famille. Alors que plusieurs personnes, réunies pour une tranquille soirée, à Outremont, devisaient bien posément, l'homme masqué est entré. De son revolver tenu d'une main ferme, il a fait aligner les occupants de la pièce le long du mur, puis il les a dévalisés. Argent, bijoux, objets précieux ont pris le chemin de ses poches. Puis, avec une parfaite aisance qui dénotait une connaissance approfondie des lieux, il a mené ses captifs vers une chambre noire, où il les a enfermés sous clé. Sans s'occuper de leurs cris, il s'est versé une consommation, l'a tranquillement dégustée, puis est reparti, non sans avoir vidé le petit coffre-fort personnel du maître de la maison, coffre-fort qui contenait plusieurs milliers de dollars en Obligations de la Victoire, et des bijoux très dispendieux. On évalue la rafle totale de la Terreur Masquée, hier soir, à plus de \$50,000. Par bonheur, personne ne fut molesté, et tous purent réintégrer leur domicile après l'incident. La police, pour une raison qu'on ne

parvient pas à s'expliquer, n'a été avertie que ce soir. »

Guy, qui s'était levé, ferma l'appareil d'un geste sec.

Voilà donc pourquoi Belœil venait le voir.

La Terreur Masquée, le bandit mystérieux qui terrorisait les riches bourgeois de l'ouest de la ville.

Depuis six mois, ce bandit, faisant irruption dans les maisons, dévalisait les membres de la famille avec une désinvolture qui frisait le génie.

Les bourgeois réclamaient à grands cris l'arrestation de ce mystérieux personnage.

La police, n'ayant aucun indice, ne pouvait absolument rien faire.

Et voilà que Belœil, en désespoir de cause, et parce qu'il était bien mal pris, venait demander l'aide de Guy Verchères.

Dix minutes plus tard Belœil arrivait.

II

Le désespoir de Belœil (suite).

Belœil était en rage.

Il avait beaucoup marché, était monté l'escalier en trombe. Le visage rouge, les yeux vitreux, Belœil semblait être la proie d'une violente émotion.

Il ne perdit pas son temps en préliminaires.

– Verchères, je suis mal pris.

– Comment ça ?

– Le procureur général a le feu, le public est monté, les journaux nous accusent d'incompétence et pourtant...

– Pourtant ?

– Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

– D'abord, explique-toi un peu.

– C’est la Terreur Masquée. Tu sais, le bandit auquel les journaux ont donné ce nom très romanesque, et franchement bien trouvé.

– Qu’est-ce qu’elle, ou qu’il, a la Terreur Masquée ?

– Il a, le satané bandit, que je ne puis rien savoir sur lui.

– Introuvable ?

– Rien, rien, rien. Je n’ai pas d’indice, je suis dans le noir absolu.

– Vous ne pouvez identifier son travail ?

(La plupart des cambrioleurs ont des méthodes particulières à chacun, et ainsi la police peut, très souvent, et sans beaucoup de crainte de se tromper attribuer le crime à son auteur réel, sur la seule foi de ces méthodes vîtes reconnues.)

– Non. Personne qui travaille comme lui.

– Il porte des gants ?

– Des gants, donc pas d’empreintes. Un masque lui couvrant tout le visage, des souliers à semelles de caoutchouc, et des vêtements de

couleur neutre, de coupe trouvée dans tout magasin de hardes faites.

– Sa voix ?

– Une voix normale, sans accent particulier autre qu'un très léger zézaiement. Il a des tonalités distinguées, et son langage reflète la culture.

– C'est tout ?

– Évidemment, il y a cet autre facteur... Il semble connaître parfaitement la topographie des lieux qu'il cambriole. Hier soir, il connaissait l'existence d'une chambre noire, dont la porte est cependant dissimulée. C'est une vieille maison de pierre, et des encoignures, il y en a ! Pourtant, il était parfaitement à l'aise. Il savait même que le commutateur électrique était derrière la porte du salon.

– C'est peu, et ça peut être beaucoup.

– Oui, je sais. Nous avons requis une liste de tous les gens qui visitent la maison des Duparc.

– Duparc ?

– Oui, les gens qui ont été cambriolés hier

soir.

– Ah ?

– Je disais donc que nous avons requis cette liste. Ils nous l’ont fournie très gentiment.

– Il n’y avait rien ?

– Il y avait une liste d’environ quinze hommes de la grandeur, de la taille de la Terreur, et pourtant.

– Pourtant ?

– Pourtant aucun n’en avait les signes évidents. Le zézaiement, le ton cultivé, et les autres petites choses, comme l’aisance dans le maniement des armes à feu, par exemple.

– Vous avez fait ça chaque fois ?

– Oui.

– Cela indique certainement que notre homme s’en tient à un groupe défini. À force d’étudier ses méthodes, il vous serait presque possible de deviner le nom de la prochaine victime.

– Je le suppose.

Belœil se jeta dans un fauteuil.

– Un scotch ?

– C’est pas de refus.

Verchères lui versa un verre de la rare liqueur.

Il s’en versa lui-même.

Belœil avait des rides sur le front, et son visage accusait une fatigue marquée.

– Ainsi, lui demanda Verchères, vous êtes tous sur les épines.

– Épines n’est pas le mot, nous dansons sur des charbons ardents. Les protestations viennent de toute part, et plus ça va, Guy, moins je crois que nous puissions pincer la Terreur Masquée, à moins que ce bandit entre tous les bandits fasse un faux-pas. Et je suis certain qu’il n’en fera pas. L’homme connaît un tas de petits trucs qui valent pesant d’or.

Guy s’installa de nouveau dans son confortable fauteuil.

Il avait servi un scotch à Belœil, et sirotait lui-même un verre.

– Et que puis-je faire là-dedans, Belœil ?

Belœil avait l'air timide.

– Nous... nous aider.

– Vous aider ?... Tu n'es pas sérieux ?

– Vous aider et me faire bafouer ensuite ?

– Je ne vois pas comment on te bafoue ?

– Non ?

– Non.

– Et chaque fois qu'il se commet une petite vétille d'un ordre un peu plus intelligent que la normale, tu es rendu ici, prêt à m'arrêter, prêt à me mener à la potence... Ça devient moins drôle à mesure que le temps passe.

– Admets pourtant, Guy, dit Belœil, que tu t'exposes à ça... Tu n'as pas la conscience d'un blanc pur... Admet-le.

– Je n'admets rien du tout.

– Tu as tes petits péchés.

– Peut-être, mais je ne lèse personne. D'ailleurs, tu ne peux rien prouver contre moi...

– De ce que j'en sais, il se peut bien que tu

sois, toi, l'homme masqué.

– C'est possible, c'est probable, et pourtant tu te trompes..

– Je ne sais pas... je ne sais pas...

– Je suis au bout de ma corde, Guy.

Belœil avait l'air franchement découragé.

– L'affaire te tracasse ?

– Oui.

– D'après toi je pourrais solutionner le mystère ?

– Oui.

– C'est ton opinion ?

– Oui, oui, Guy, c'est mon opinion. Oh, je sais à quelle fustigation je m'expose de la part des journaux...

– Comment, une fustigation ?

– Après tout, je fais appel à Guy Verchères, et Guy Verchères n'est tout de même pas l'associé logique de la police.

Guy riait.

– Et voilà bien pourquoi j’accepte de grand cœur de faire peser mon petit poids de rien du tout dans la balance...

Belœil était radieux.

– Tu acceptes ?

– Oui.

– Quand commences-tu ton enquête ?

– Dès ce soir, Belœil, tout de suite, en fait...
Quelle heure est-il ?

– Huit heures trente.

– Justement la bonne heure. Je me passe un veston et un paletot, et vogue la galère, la Terreur Masquée n’a qu’à se bien tenir.

III

La Terreur Masquée

Quand Guy reconduisit Belœil à la porte, il le regarda avec un étrange sourire.

Puis il dit :

– T'en fais pas, gros Belœil, tes misères achèvent. Je vais éliminer la Terreur Masquée de ta vie...À condition que tu sois reconnaissant.

– Je ne te laisserai pas faire tes quatre volontés, et commettre tes déprédations d'escroc de grande classe impunément, ça tu peux en être sûr, mais je verrai à ce que ma reconnaissance soit tangible.

– Entendu, et à tantôt. Je te rejoins aux quartiers généraux dans une demi-heure, une heure au plus. Au revoir !

Belœil sortit.

Guy Verchères eut de nouveau son étrange sourire.

Ah, on veut tirer au clair le mystère de la Terreur Masquée ?

Certainement.

Et en même temps, Guy Verchères va tirer autre chose au clair.

Autre chose d'infiniment plus important.

Qui vivra verra...

Tout vient à point à qui sait...

Guy endossa son veston.

Il y ajouta un paletot de bonne coupe.

Un chapeau d'un feutre merveilleux.

Puis il sortit, et se mit en route vers les quartiers-généraux de la police.

Belœil l'attendait.

En arpentant fébrilement son bureau.

Il y avait de quoi.

La Terreur Masquée frappait impitoyablement, une fois par mois, douze fois depuis un an.

C'était à date fixe, et à heure fixe.

On aurait pu ainsi savoir d'avance, quel soir le bandit opérait, et quel lendemain porterait les virulents articles de journaux se continuant pendant deux semaines.

Seulement, le bandit ne frappait jamais deux fois la même porte, ou même sur la même rue.

Chaque mois le trouvait dans un quartier différent, à chaque fois chez des gens ne se doutant nullement de ce qui leur arriverait ce soir-là.

L'enquête de la police en était rendue d'autant plus difficile.

Belœil eut un pâle sourire de bienvenue quand arriva Guy Verchères.

– Tiens, assis-toi ici, je vais te chercher le dossier.

Il ne fut parti qu'un instant.

Il revint avec une chemise débordante, et une autre, plus grosse encore.

La première contenait le dossier proprement

dit.

La deuxième contenait les lettres reçues au sujet de cette mystérieuse Terreur Masquée, cet introuvable bandit, cette anguille qui commettait son crime, et disparaissait, ne laissant la moindre trace derrière lui, durant un mois.

Guy consulta la chemise pleine de papiers.

Il y avait un peu de tout là-dedans, les plaintes...

Les plaintes déposées par les victimes.

Les listes d'objets et de montants volés.

Les listes d'invités fréquentant chez les gens cambriolés.

Et finalement la liste des cinq suspects dressée par Belœil.

– Entendons-nous, dit-il. Je dis suspects, de gens contre qui j'ai plus qu'un doute, mais un petit indice, ça, je n'en ai point. Mes suspects sont simplement des gens qui, par leur apparence, ou leur train de vie, suggèrent la possibilité d'un raccordement entre eux et la Terreur Masquée. Aucun de ces doutes ne tiendrait deux secondes

en cour.

Guy Verchères hochâ la tête.

– Je comprends.

– Alors voici. Lis ça d’un bout à l’autre, prends ton temps, je m’en vais au laboratoire, tenter de découvrir si, par hasard, par le plus grand des hasards, ce monsieur n’aurait pas laissé d’empreintes à son dernier raid...

Guy prit son temps, et hors la liste de cinq suspects, ne trouva rien non plus dans le dossier.

Belœil revint dans le bureau.

Sa mine morne disait assez long.

– Rien trouvé ? demanda Guy.

– Rien.

– C’est un bonhomme qui connaît sa loi. Il sait que sans identification positive du visage, sans empreintes, il devient excessivement difficile de le confronter avec ses victimes.

– Il est très intelligent.

Guy sourit.

– Je puis t’assurer que s’il ne l’est pas, il se croit TRÈS intelligent.

Belœil mâchait de la gomme.

Guy fit un geste d’impatience.

– Arrête ça.

– Quoi ?

– Ta gomme.

– Pourquoi ?

– Ça m’énerve.

– Bon.

Et Guy Verchères se remit à réfléchir.

Une seule porte de sortie s’offrait à lui.

Repasser une à une les listes d’amis constants de toutes les familles.

Procéder suivant la méthode commencée par la police.

C’était probablement le seul moyen efficace d’arriver, sinon au criminel, du moins à des suspects sérieux.

Il se tourna vers le gros policier Belœil.

- Est-ce que je puis apporter ces listes ?
- Certainement.
- La liste concernant le vol d’hier soir, du moins d’avant-hier soir.
- Oui ?
- Est-elle dans ce dossier ?
- Non, je l’ai ici... La voici !
- Merci beaucoup.

Nanti de son bagage de papiers, Guy Verchères retourna chez lui.

La Terreur Masquée se serait pas découverte par la seule méthode de traquer le bandit, surveiller les rues, ou recueillir les informations parmi les gens de la pègre.

– La Terreur Masquée, soliloqua Guy Verchères, n’est pas de la pègre proprement dite.

Elle n’est pas un bandit reconnu, aux agissements catalogués.

Elle connaît les lois compliquées de la preuve.

Elle connaît la ville à la perfection.

Et elle fraie avec l'élite financière et industrielle.

Voilà les déductions.

Un bandit de telle envergure ne se découvre pas simplement en employant des méthodes policières ressemblant à la chasse à l'ours.

Non.

La solution s'apporterait par l'emploi de la déduction, de la logique, des mathématiques déductives.

Guy Verchères entra chez lui.

Durant une heure, puis deux, et tard dans la nuit, il lut et relut le dossier.

Il vérifia les listes d'amis, compara, et en vint aux mêmes conclusions que Belœil.

Cinq personnes.

Cinq qui pouvaient être suspects.

Au dernier moment, et parce qu'on ne devait pas négliger un suspect féminin, il en ajouta un sixième.

Une femme.

Puis, à l'aide d'un crayon, il dressa la liste.

La liste que voici.

Denis Dubreuil.

Albert Dauphinois.

Jean Dubuc.

Octave Préjen.

Robert Fourval.

Élise Bricourt.

Dubreuil et Dubuc, deux jeunes avocats, évoluant dans le meilleur monde. Sans richesse apparente, mais tous deux bénéficiant d'une solide clientèle.

Dauphinois, industriel. Son statut de gros homme d'affaire le met au-dessus de tout soupçon logique.

Restent les soupçons illogiques.

Peut-on toujours percer le mystère des véritables mobiles qui font agir les gens ?

Fourval, courtier, pauvre, mais de grande famille.

Préjen, un commerçant... Du moins c'est ce qu'en dit le bottin. Mais Guy Verchères, qui connaît Préjen, sait que cet homme est avant tout l'équivalent de ce que, dans les campagnes, on appelait autrefois un maquignon. Un de ces hommes qui achète et revend... De tout, du moment qu'il y aura un dollar à faire sur la transaction.

Puis Élise Bricourt.

Jeune fille de grande beauté, admise partout, vivant de moyens inconnus, habitant appartement chic, et vêtue chez le meilleur faiseur.

Élise Bricourt.

Ce nom fit longuement songer Guy Verchères.

Il connaissait la jeune fille, de réputation.

Il savait qu'elle vivait gros train.

Qu'on ne lui connaissait pas de moyens de subsistance bien définis.

– Voilà, se dit Guy Verchères, une femme à surveiller.

Donc se résumait ainsi les suspects possibles.

Ces gens n'avaient en commun que le fait d'avoir été des invités à chacune des maisons où s'étaient commises les déprédations de la Terreur Masquée.

Et de n'avoir pas été là le soir de chaque attentat.

– Il s'agit maintenant de vérifier l'alibi de chacun... sans en avoir l'air.

L'indice était trop vague, trop nébuleux, pour risquer les représailles de ces gens qu'une investigation directe, précise, contenant une accusation définie, pouvait indisposer gravement.

Guy Verchères, qui connaissait bien Élise Bricourt, décida de commencer par elle.

– Je l'éliminerai, je l'espère, et ainsi ma conscience sera tranquille.

Il lui répugnait de croire que cette personne, très jolie, très intelligente, d'un commerce extrêmement agréable, puisse être l'auteur des forfaits.

Autant la mettre de côté tout de suite.

Il alla la voir.

IV

Cherchez la femme !

Guy Verchères cherchait la femme.

Mais il trouva Élise Bricourt.

Elle était plus qu'une femme.

Elle était bien la plus jolie femme de toute la ville, de toute la province, de tout le pays.

Svelte, et possédant un corps magnifique, aux lignes pures, aux courbes subtiles et lascives, Élise Bricourt ébranlait la volonté de tous les hommes qui la voyaient.

Ce qui frappait chez elle, en plus de son corps à faire pâmer d'aise les dieux grecs, c'était l'harmonie merveilleuse de son visage, ses longs cheveux noirs jais, ses yeux de feu, noirs où brillait une lueur coquine. Ses lèvres ardentes et chaudes, la peau brune décelant une passion

farouche, sauvage, indomptable.

Guy ne put s'empêcher de s'exclamer en la voyant.

– Dieu que tu es belle, Élise.

Mais Élise, vêtue d'un long négligé de dentelle noire, son fourreau, lui répondit par le cristal de son rire.

– Ne fais pas l'idiot, Guy. Les compliments ne t'adviennent pas du tout.

Mais Guy protesta.

– Je suis sincère, c'est le cri du cœur !

– Allons, tu vas me faire rougir et tu sais que ça, ce serait un sensationnel événement.

– Je sais...

– Que me vaut le plaisir de ta visite cet après-midi ?

(On était au lendemain, et Guy avait commencé sa tournée.)

– Pas grand-chose...Je passais par ici, j'ai cru bon d'arrêter un moment, pour causer avec toi.

– Tu es bien gentil.

L'appartement était de grand luxe. Des meubles bas, des peaux d'ours blanc parsemaient le plancher.

Dans le fond, sur le pan de mur, un âtre énorme où flambait des bûches.

Un air de confort, de paix, mais aussi comme un courant à peine perceptible d'intrigue, de passions violentes.

On sentait que souvent, dans cet appartement, s'était joué le drame suprême de la vie.

Le drame de l'amour.

Guy, enfoncé dans un fauteuil aux bras tendrement accueillants, jouait avec son verre de fine liqueur.

– Ainsi, tu vis toujours ta belle vie oisive, Élise ?

– Évidemment, je ne saurais faire autre chose.

– J'ai cru te voir un soir cette semaine... Attends... c'était avant-hier soir, si je me souviens bien, ou le soir précédent.

Où ça ?

– À l’hôtel Windsor, tu entrais dans le grill.

– Non, ce n’est pas moi... Je ne suis pas allé au Windsor cette semaine.

– J’ai du me tromper... pourtant, je croyais bien que c’était toi...

– Ce n’était certainement pas moi. Je suis sortie tous les soirs de la semaine, mais toujours à des endroits bien canoniques.

– Tu vois comme on peut se tromper.

– Attends un instant, lundi je suis allée au souper chez Favreau... mardi j’étais à Québec, chez mon père, mercredi soir j’ai dîné chez les Sauvageau, puis nous sommes allés, tous ensemble, à l’Arcade.

– Tu n’as pas été près du Windsor ?

– Non, du tout.

– J’aurais misé beaucoup d’argent que c’était toi.

– Ce n’était pas moi.

– Oh, tu sais, pour ce que ça peut avoir

d'importance.

– Que j'y sois allée, n'est-ce pas ?...

– Ou non... Vraiment, c'est absolument secondaire... Mais dis-moi, Élise, tu n'as pas peur, seule, avec toute la richesses de ton appartement... ?

– Peur de quoi, peur de qui ? Je manie très bien le revolver, tu sais.

– Oui ?

– Oui.

– Tu n'as pas peur de la Terreur Masquée ?

– Absolument pas.

– Pourtant on dit que c'est un bandit très entreprenant.

– Je t'assure Guy...

Et la belle Élise riait à gorge déployée...

– ... Je t'assure que la Terreur Masquée ne me volera jamais. Je puis t'assurer ça en toute connaissance de cause.

Guy se sentit devenir pâle.

À tel point que la jeune fille, étendue sur un love-seat, lui demanda :

– Tu ne te sens pas bien Guy ? Tu es pâle ?...

– Non, non, je n’ai rien.

Mais il avait quelque chose.

Il avait un doute affreux.

Candidement, sans détours, la jeune fille lui avait avoué quelque chose d’important.

Elle avait des alibis pour tous les soirs de la semaine.

Et Guy Verchères était sûr qu’en vérifiant ces alibis, ils s’avéreraient exacts.

Mais il y avait la façon dont la jeune fille avait répondu à ses questions.

Si elle était coupable ?

Si c’était elle, Élise Bricourt, la Terreur Masquée ? Cela expliquerait son opulence et sa grasse vie.

Cela expliquerait beaucoup de choses inexplicables.

Guy décida de ne pas pousser son investigation plus loin.

D'ailleurs, il avait la ferme intuition qu'Élise jouait avec lui comme un chat joue avec une souris.

Et qu'il n'en saurait pas plus long aujourd'hui.

Il partit.

V

La Terreur frappe !

Ce soir-là, Guy Verchères faisait face à un dilemme.

Élise Bricourt, si elle était vraiment la Terreur Masquée, devenait une proie de choix pour la police.

On la questionnerait.

Et cela décourageait Guy.

Il avait beaucoup d'admiration pour Élise Bricourt.

Il avait passé des heures merveilleuses avec elle.

Et il avait le brûlant souvenir de baisers et de minutes amoureuses d'une perfection indicible...

(Ces petites québécoises, tout de même !)

Et il lui répugnait d'avoir à jouer, avec elle, le rôle d'un vulgaire mouchard.

Et comme il se philosophait à lui-même :

– Elle a grande confiance en moi. J'abuse de cette confiance, et je sabote toute mon amitié profonde avec cette jeune fille.

Il en était là dans ses réflexions quand le téléphone sonna.

C'était Belœil !

– Habille-toi en vitesse, Guy ! Du nouveau. La Terreur Masquée vient de faire des siennes.

– Où donc ?

– Chez Élise Bricourt.

– Quoi ?

– Oui. Viens immédiatement.

Mais Guy demanda à Belœil :

– Dis-donc, ça ne marche plus. La Terreur Masquée et son acolyte ne « travaillent » qu'une fois par mois...

– Je sais, mais cette fois-ci, la procédure est

changée... Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça, et voilà tout.

Guy se hâta vers l'appartement d'Élise Bricourt.

Belœil lui avait téléphoné de là.

En chemin, il entendit les vendeurs de journaux crier les extras.

On annonçait l'attentat.

Et Guy Verchères figea soudain.

Belœil ne lui avait pas dit ça.

Il était vrai que Belœil était nerveux.

Élise Bricourt était morte.

Assassinée par la Terreur Masquée.

Le sang quitta la tête de Verchères.

Élise, morte !

Assassinée, lâchement étranglée par ce bandit mystérieux, dont les exploits, jusqu'ici plus amusants qu'autre chose, commençaient à tourner au tragique.

Élise, disparue, son beau corps profané par la

mort, ses yeux de feu à jamais fermés.

Élise, morte !

Verchères mit quelques minutes à se ressaisir.

Un vendeur de journaux criait à son coin de rue...

« La Terreur Masquée frappe de nouveau !
Élise Bricourt, beauté internationale, lâchement
assassinée par le bandit. »

Verchères se frappait la poitrine d'avoir un instant soupçonné la pauvre fille.

Il se hâta vers l'appartement.

Belœil l'attendait.

– Tu vois, dit-il, en montrant le salon.

En effet, Verchères voyait.

Voyait le cadavre, méconnaissable, le visage tuméfié et bleu, la bouche tordue par l'effroi devant la mort, les yeux vitreux.

– Voilà, dit Belœil, voilà où nous en sommes avec cette histoire de Terreur Masquée.

Guy regarda longuement la jeune fille.

– Je vais t’avouer, Belœil, que cet après-midi, en venant ici, j’ai cru trouver une bonne piste.

– Comment donc ?

– Élise Bricourt a parlé, sans savoir que j’enquêtais sur cette affaire, comme si elle était la Terreur Masquée, ou comme si elle connaissait très bien le personnage. Avoue que son train de vie, ses moyens inconnus, auguraient fort mal, quelque sympathie que l’on puisse avoir pour elle maintenant.

– Oui, c’est vrai, répondit Belœil.

– Aussi, quand j’ai appris qu’elle avait été attaquée... Mais dis-donc elle était seule ici, comment se fait-il que vous sachiez que c’est la Terreur Masquée qui était ici... ?

– Le garçon d’ascenseur l’a vu.

– Où ?

– Ici, devant la porte, refermant le pêne doucement. Il avait son masque, et ses gants.

– Et qu’a fait le garçon ?

– Il a vite refermé la porte de son

véhicule, puis il est descendu et nous a alertés.

– Vous êtes arrivés trop tard...

– Évidemment, comment arriver avant qu’il quitte la bâtisse... Il n’était tout de même pas pour nous attendre.

Verchères hocha la tête.

– Sais-tu, Belœil que tu viens de me révéler là un aspect très intéressant de toute l’affaire ? Je commence à me demander si nous n’avons pas affaire à quelque chose de beaucoup plus compliqué que tout ça...

Et Verchères avait l’air inquiet.

Il se mordait la lèvre, et jetait partout des regards rapides, comme s’il cherchait à découvrir un indice quelconque, une pièce à conviction contre le criminel.

Il se pencha brusquement.

– Bien du monde sont entrés ici, Belœil ?

Il montrait les alentours immédiats du cadavre.

– Non, seulement le photographe à date, et moi.

Guy se pencha, ramassa un petit morceau d'une matière que Belœil ne put identifier, tira un papier de sa poche, inséra la trouvaille dedans, plia le papier et le remit dans sa poche.

Il demanda à Belœil :

– Lève ton pied, laisse-moi examiner le dessous de tes chaussures.

Belœil s'exécuta.

Il n'y avait rien.

Guy regarda ses propres chaussures.

Rien non plus.

Il avisa le photographe dans le hall d'entrée.

– Venez ici, s'il vous plait, je voudrais examiner vos semelles.

Celles-là non plus ne révélèrent rien.

Et les semelles du meurtrier, elles, étaient enduites de cette matière dont Guy avait mis un échantillon dans sa poche.

Il regarda Belœil et remarqua :

– Maintenant, si je trouve le propriétaire de

chaussures portant des traces de ceci...

Et il tapait la poche de son habit.

– ... j’ai mon homme...

– La Terreur Masquée ?

– Peut-être.

Et Verchères sortit en sifflant.

Ce n’était pas par manque de respect pour la morte, mais plutôt parce qu’il était absorbé dans ses pensées.

Il sortit, et tira d’une autre poche la liste des suspects.

D’un coup de crayon énergétique, il ratura le nom d’Élise Bricourt.

VI

Tous les chemins mènent...

Bon, se dit Guy, résumons. Je sais à date, deux ou trois petites choses. La Terreur Masquée est un homme du monde, il est au-dessus de tout soupçon, dans le milieu où il évolue, il n'est pas aussi riche qu'il en a l'air, il mène gros train, il se sent traqué, il connaissait bien Élise... et ÉLISE le connaissait... Et finalement, il est allé aux courses cet après-midi... Et ce sera son alibi.

Guy réfléchit.

Il consulta la liste, de nouveau.

Les noms sautaient aux yeux.

Mais il ne se laissa pas influencer.

– Mieux vaut commencer par le commencement. Le premier nom en haut de la liste, et en descendant.

Il se mit à l'œuvre.

Sa première visite fut pour Denis Dubreuil, le jeune avocat.

Celui-ci fut charmant.

– Ce que je sais d'Élise Bricourt ? Mais ce que tout le monde sait, sans aucun doute. Elle était fort jolie, très charmante, absolument inégalable comme hôtesse, et femme du monde d'instinct.

– Quand l'avez-vous vue, la dernière fois ?

– Je ne sais pas au juste, il y a... une semaine peut-être. Quelque chose comme ça. À un dîner.

– Elle n'était pas aux courses hier après-midi ?

– Je ne sais pas... moi-même je n'y suis pas allé.

Guy Verchères parut surpris.

– J'étais sous l'impression...

– Fausse impression, monsieur Verchères, je n'y étais pas.

– Ah, excusez-moi...

Guy échappa son briquet par terre, devant

Dubreuil.

Celui-ci avait une jambe croisée sur l'autre.

Il se pencha pour ramasser le briquet, et en profita pour jeter un coup d'œil sur les semelles de Dubreuil.

Rien.

Dubreuil n'était pas aux courses, ses semelles sont intactes, il ne semble pas avoir grosses chances que ça marche de ce côté.

Verchères prit congé.

Si au moins la Terreur Masquée avait fait un faux-pas, commis une erreur, une toute petite erreur !

Guy décida de visiter le deuxième suspect sur la liste.

Albert Dauphinois, l'industriel.

Mais cette visite ne rapporta rien du tout à Guy Verchères.

L'homme n'avait rien du tout qui puisse le qualifier pour ce rôle troublant de la Terreur Masquée.

Guy Verchères avait une intuition qu'il faisait fausse route en partant.

L'affaire était compliquée, soit, et elle était peut-être très simple.

Il repassa les faits.

Il relut la liste.

Il alla chez l'avocat Dubuc.

VII

L'avocat Dubuc

C'était un grand bureau.

On y entrait par une large porte donnant sur un bureau général où des sténos affairées abattaient du travail.

Au fond, une série de portes capitonnées.

Plusieurs noms.

Tous des noms d'avocats que Verchères reconnut.

La dernière porte laissait lire le nom de Jean Dubuc...

Guy demanda à l'accorte réceptionniste de voir Dubuc.

Il fut conduit à son bureau sans plus tarder.

Jean Dubuc devait être le plus jeune partenaire

dans cette firme d'avocats.

Il avait tout au plus trente ans.

Grand, très élégant, bien mis, les mains fines.

Mais il y avait, dans le regard de cet homme, une dureté, une opiniâtreté qui auguraient des heures dures pour quiconque l'opposerait.

Il reçut Guy Verchères avec aménité.

Il le connaissait de nom.

– Votre nom m'est connu, monsieur Verchères... Vous, et deux ou trois de nos citoyens canadiens, faites partie de la galerie des illustres, et vous figurez même dans certains de nos livres légaux.

– J'en suis honoré, monsieur Dubuc.

– Et que puis-je pour vous, monsieur Verchères... ?

(Mince, se dit Verchères, au seul ton de voix du bonhomme, à la seule précision de son vocabulaire, il sera un rude adversaire.)

Dubuc lui indiqua un siège.

– Je vous en prie.

Guy s'exécuta.

– J'en viens au fait, monsieur Dubuc. Je vous parle aujourd'hui au nom de la police.

– C'est un rôle que vous n'assumez pas souvent, monsieur Verchères, et il devient d'autant plus intéressant pour moi de vous causer, dans ce cas.

– Vous me flattez ! Donc, agissant au nom de la police, je désirerais vous questionner au sujet d'Élise Bricourt.

Dubuc s'enfonça un peu plus loin dans son fauteuil.

– Allez, monsieur Verchères, questionnez-moi.

– Vous connaissiez Élise Bricourt ?

– Mais certainement, qui ne la connaissait pas ?

– Vous la voyiez souvent ?

– Pas très souvent, mais à l'occasion, oui.

– Vous étiez sur un pied d'intimité avec elle ?

– Oui, et non. Je l'ai déjà bien connue.

- Il y a longtemps ?
- Non, pas très longtemps.
- Une semaine, deux semaines ?
- Je ne saurais dire. Nous avons eu une petite querelle. Oh, un enfantillage, et cela a jeté un froid sur nos relations. J’ai par suite cessé de la voir. J’ai même, j’oserais dire, évité de la voir.

Verchères se pencha en avant.

- Vous ne l’avez pas vue cette semaine ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Comment, pourquoi, je viens de vous dire que nous nous étions querellés.
- À quel sujet ?
- Je ne me souviens plus trop bien... Une différence d’opinion.
- Mais encore...
- Franchement, vous devenez indiscret...
- Et vous ne l’avez pas vue cette semaine ?
- Non.

– Vous êtes sûr ?

– Mais oui, mais oui j’en suis sûr. J’ai passé une grande partie de la semaine aux courses.

Diab!e ! Ça devenait facile.

– Aux courses, n’est-ce pas ?

– Oui, aux courses.

– Bon.

– Et à l’instant où É!lise Bricourt se faisait assassiner, étiez-vous aux courses ?

Dubuc se mit à rire.

– Diab!e, est-ce que je serais soupçonné d’avoir tué É!lise Bricourt ?

– Tout est possible, maître Dubuc, comme avocat, vous le savez mieux que quiconque.

– J’étais aux courses, monsieur Verchè!res, et je puis le prouver.

– Comment pouvez-vous le prouver ?

– Mes billets de pari-mutuel, mes coupons de billets d’entrée, le témoignage d’amis rencontrés là... Enfin un tas de preuves du genre... qui en

valent bien d'autres... It's your word againts mine...

– Je comprends.

Alors, c'est tout ce que vous voulez savoir, mon cher Verchères ?

– Oui et non. Consentiriez-vous à me montrer vos semelles de chaussures ?

Dubuc s'exécuta de bonne grâce.

Guy Verchères les regarda un instant sans mot dire.

Puis il prit congé.

Avec son urbanisme à la juste mesure, Dubuc le reconduisit à la porte, gardant cependant toujours son sourire moqueur et l'éclair de cruauté dans ses yeux.

– Rude gaillard que celui-là, se dit Verchères en sortant. Je ne serais pas surpris.

Il passa au quatrième nom sur la liste.

Octave Préjen.

Commerçant.

Importateur, exportateur, « commission-agent », vendeur et revendeur, dont les stocks pouvaient tout aussi bien comprendre du kaolin du Brésil, et du minerai de fer de l'Alaska, que du savon parfumé pour expédition aux Indes.

Préjen cadrait bien avec ses fonctions.

Gros, parole facile, yeux rusés, menton volontaire, et une désinvolture remarquable.

Un je m'enfichisme magistral.

– Élise Bricourt ? Oui, je l'ai déjà rencontrée. Souvent même.

– Vous la connaissiez bien ?

– Comme ça, pour l'avoir rencontrée. Très charmante personne, mais pas du tout dans ma sphère... D'ailleurs, elle ne comprenait rien au commerce, et mes conversations avec elle devaient se limiter à des banalités. Ce n'est pas mon genre. J'aime à ce que mes interlocuteurs puissent au moins me comprendre, sinon connaître le travail que nous faisons à fond.

– Je réalise la difficulté.

– Ça explique donc que je ne pouvais,

logiquement, m'intéresser à cette demoiselle. Il aurait fallu que j'aie les yeux sur elle pour d'autres raisons. Mais, malgré sa beauté, elle ne tombait pas dans mes goûts.

« Je me demande, pensa Verchères, ce que tes goûts peuvent être, toi ? »

Mais il sourit poliment à cette sortie du commerçant.

– Où étiez-vous à l'heure où elle se faisait assassiner.

– À mon club.

– Vous pouvez le prouver ?

– Ben, mon Dieu, oui, je suppose. J'ai bien des amis, et j'ai la parole assez facile qu'on peut facilement se souvenir si j'étais quelque part ou non. La même chose pour le club. C'est franchement ennuyant tant que je n'entre pas. On dirait qu'ils sont craintifs, gênés, qu'ils ont peur de parler. Alors moi, je sors mon fagoût, et je vous dis que ça déménage dans mon coin, c'est pas long.

– Bon, bon.

– C’est tout ce que vous voulez savoir ?

À peu près. Me laisseriez-vous voir les semelles de vos souliers ?

Cette fois-ci, Verchères examina fort soigneusement le cuir des semelles.

Chaque pouce carré reçut la visite de son œil averti.

Puis, sans ajouter un mot, il s’en alla.

Lorsqu’il fut passé la porte, Préjen se mit à rire.

Mais Verchères ne l’entendit pas.

VIII

Le guet-apens

De ses visites, Verchères avait appris deux choses.

Deux des hommes visités pouvaient définitivement être suspects.

Dubuc et Préjen.

La chasse se réduisait à deux hommes.

Restait bien encore Fourval, et il y avait lieu de croire que Dauphinais pouvait jouer un rôle.

Mais avant de continuer, Guy Verchères prit une autre décision.

Ça devait être la plus importante jamais prise par lui.

Elle devait signifier la menée à bien de son investigation.

Mais à quel prix.

Il décida de fouiller dans la maison de Dubuc.

Il se rendit donc chez lui, s'assit confortablement, puis téléphona à Belœil.

En dix minutes le gros policier arrivait chez Guy Verchères.

– Assis-toi, beau gars, et écoute bien ce que je vais te raconter.

En deux mots Verchères rendit compte de sa journée.

Ses démarches, les interviews.

L'attitude de Dubuc.

Celle, plus révélatrice, de Préjen.

Belœil mâchait son cigare éteint.

– D'après toi, c'est un des deux, Dubuc ou Préjen.

– Je n'ai pas dit ça.

– Non, mais ça revient à le dire.

– En tout cas, ce soir, dès la nuit venue, je m'introduis dans la maison de Dubuc.

– Et tu fouilles ?

– Oui.

– Fais attention, tu n’es pas de la police, et tu n’as pas de mandat. Ils ont parfaitement le droit de te tirer.

– C’est la chance que je prends.

– À ton goût, moi je fais celui qui ne sait rien.

Guy attendit patiemment, en lisant le journal et en fumant des cigarettes, que l’heure vint.

Puis il fut minuit, et bientôt une heure.

Il jugea que le temps était venu.

Il se vêtit d’un complet sombre.

Enfila un revolver de fort calibre dans sa poche de veston.

Il était prêt.

Il sortit sa routière noire du garage, et s’en servit.

Il pouvait avoir besoin d’une voiture pour s’enfuir des lieux rapidement.

La routière au puissant moteur était la plus

pratique de toutes ses voitures, car il disposait de quatre véhicules, chacun adapté au genre de besogne entreprise.

Il fila vers Outremont, où demeurait Dubuc.

Jeune marié, Dubuc se couchait tôt.

À une heure, il dormait un sommeil lourd d'épuisement depuis déjà longtemps.

Verchères comptait là-dessus.

La maison n'arborait aucune fenêtre illuminée.

On dormait.

Guy parqua sa voiture, débarqua, marcha lentement vers la maison.

Un faux-pas et il ratait son affaire.

Il crut un moment voir une ombre dans une encoignure de la maison voisine.

Il s'écarquilla les yeux... ne vit rien... ou presque.

Puis il se prit à sourire.

Belœil avait posté ses hommes.

On veillait sur lui.

Tant mieux, les risques devenaient moins grands.

Il contourna la maison, enfilant par l'entrée du garage.

La porte d'arrière était noyée dans l'ombre.

Le petit morceau de cuivre flexible fit son travail.

Un instant plus tard le verrou céda, et la porte s'ouvrait sans bruit.

– Tiens, dit Verchères à voix basse, je devrais faire du cambriolage. C'est pas difficile, c'est intéressant, et ça doit être payant.

Il entra dans la maison.

Il raisonna que la place logique où chercher serait cette pièce de la maison où Dubuc conservait ses papiers.

Une espèce de bureau ou de bibliothèque qu'il aurait quelque part.

Il gagna l'avant de la maison.

Le salon ?

Ici.

La salle à manger ?

Ici.

Le vestibule ?

Là, évidemment.

Et là, qu'est-ce que c'est ?

Verchères regarda attentivement.

Pas d'erreur, c'est l'appartement cherché, c'est le bureau, le cabinet de travail.

Verchères entra.

Sa lampe sourde éclaira la pièce.

Il se dirigea vers le pupitre ornant un coin.

Mais il n'alla pas plus loin.

IX

Le dénouement

Verchères entendit un léger bruit derrière lui. Mais il n'eut pas le temps de se retourner.

Une arme quelconque vint s'asséner sur sa nuque et il tomba, inconscient.

Il sombra dans le noir, assommé par cette douleur immense qui vint lui crever la tête.

Quand il s'éveilla, il était dans un décor totalement différent.

La maison était en campagne, c'était évident.

L'apparence du plafond, de longues poutres à jour, les murs vétustés, tout indiquait la maison abandonnée, la maison de ferme.

Une idée saugrenue vint à Guy Verchères.

D'après la manière d'être du plafond, cette

maison devait avoir plus de cent ans, être située non loin du Richelieu, et reposer sur une fondation en pierres de champs encastrées dans le mortier. Une fondation de deux pieds de large.

Guy Verchères se rouvrit les yeux qu'il avait fermés pour mieux réfléchir.

Un homme se tenait devant.

Masqué.

Lunettes fumées par-dessus le masque.

Longs gants noirs.

Verchères soupira.

La Terreur Masquée se tenait devant lui.

Il l'avait avec lui, à sa portée.

Mais non à sa merci.

Simplement parce que Guy Verchères était ligoté jusqu'au cou.

Une merveille de simplicité, mais aussi de solidité.

Bien fin l'Houdini qui se déprendrait de ces liens.

Et la Terreur Masquée, ce bandit sans entrailles et rusé comme un renard, était là, debout, souriant.

Il parla.

– Verchères, tu regardes tes liens, les cordes qui t’immobilisent ? Regarde-les bien, mon petit, regarde-les bien. Elles sont solides. Je ne fais jamais rien à moitié, moi. Je fais les choses élégamment, avec une très grande précision. Et voici ce qui va t’arriver. Le fait que tu es encore vivant, et tout simplement ligoté au lieu d’être mort te fait croire que tu vas t’en tirer, mais seulement, vois-tu, ce n’est pas si simple que tout ça. Tu es ligoté, mais ce n’est pas parce que je veux t’épargner et te garder ici un bout de temps. Oh, non. C’est parce que je veux pas que tu vives que je t’ai ligoté. Tu vas mourir de faim ici. Bien tranquillement, bien gentiment. Je ne te mettrai pas de bâillon, afin que tu puisses t’époumonner à crier. Mais ce sera en vain, il n’y a personne aux alentours. Personne pour des arpents et des arpents à la ronde. Cette maison est la deuxième d’une série de maisons abandonnées. Il y en a

trois, et celle-ci est au milieu. Tu n'as donc aucune chance de t'en sauver. Tu m'as empêché de dormir depuis deux jours, et tu m'as forcé à tuer ma partenaire et mon amie, Élise Bricourt, parce qu'elle t'en avait trop dit... Oui, j'étais là, dans la chambre voisine.

– Tant pis, dit Guy Verchères.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– J'ai dit : tant pis.

– Tu prends bien les choses, toi !

– Pourquoi pas ? J'ai foi en ma petite étoile. S'il est que je doive mourir aujourd'hui, tant pis... Sinon... gare à toi, car maintenant, je sais TOUT. Me comprends-tu, je sais tout. Je sais qui tu es...

La Terreur Masquée se pencha, et gifla Verchères.

Guy ne broncha pas.

Le bandit se mit à jurer.

Quand Verchères en eût assez entendu, il se ferma les yeux et essaya de penser à autre chose.

Quand il les rouvrit, la maison était

silencieuse.

Le bandit était parti. L'oiseau envolé.

– C'est une bien triste mort, pensa Verchères. J'aurais bien aimé à mourir en me débattant un petit peu. Comme c'est là, je suis ficelé comme un saucisson.

Mais il se résigna à son sort, et se mit patiemment en devoir d'attendre les événements.

Ou la mort.

Ou la libération.

La dernière alternative ne semblait pas probable.

Pourtant... une idée germait dans le cerveau de Guy Verchères.

Une idée qui prit corps.

Il la pesa et la considéra.

Ne voulut pas se donner de faux espoir.

Et quand il fut bien certain que l'idée était logique, rationnelle, il se mit à siffler doucement, et attendit.

Mais cette fois avec un cœur rasséréiné et le sourire aux lèvres.

La Terreur Masquée se croyait trop forte.

Lui, Verchères s'appliquerait à la débarquer rapidement de son piédestal.

X

Comme quoi...

Une quinzaine de minutes après que Guy eut décidé de la stratégie employée par la Terreur Masquée, le premier membre de son idée s'avéra vrai.

Un énorme rat parut.

Normalement, il se serait attaqué à ce beau ballot de chair vivante, ainsi ficelé qu'il cessait d'être dangereux.

Mais il ne mordit pas Verchères.

Il renifla et sentit.

Posa son nez ici et là.

Chatouilla la joue de Verchères de ses longues barbes sales.

Un frisson de dégoût parcourut le prisonnier.

Mais le rat semblait chercher quelque chose.

La provenance d'une odeur qui lui chatouillait les narines ?

Probablement.

Il renifla les cordes.

Les liens.

Trouva la source de l'odeur.

Et se mit en devoir de ronger.

Guy souriait.

Son idée se prouvait correcte.

Les cordes avaient été enduites de graisse.

C'était un système comme un autre.

La Terreur Masquée, pour compléter son plan, avait besoin que Guy Verchères fut délivré de cette façon.

Ainsi il avait le temps, lui le bandit, de faire ce qu'il avait à faire, et la délivrance de Guy Verchères se produisait en de telles circonstances qu'il sortirait de sa prison tout feu tout flamme, cherchant à se venger de cette attaque, et bûchant

à grand coup dans la direction voulue par le bandit.

C'était magistral.

Fort intelligemment pensé.

Magnifiquement exécuté.

Guy Verchères enleva son chapeau – moralement parlant, car ses mains liées et l'absence de toute coiffure rendaient le geste difficile à ce génie du crime.

Regrettable, songea Verchères, que j'aie reconnu sa voix.

Le rat rongait toujours.

Les cordes bien enduites de graisse étaient un met délicieux.

Un autre rat apparut.

Puis un autre.

L'affaire marchait bien.

Tirant un peu sur ses liens, Verchères s'aperçut que déjà ils semblaient vouloir céder.

Dans quelques instants.

Dans dix secondes.

Il tira encore...

Un coup bien sec.

Une corde céda, et un rat prit la fuite.

Un autre coup, une autre corde, et tous les rats disparurent.

Verchères était libre.

Il mit dix minutes à ramener la circulation sanguine normale dans ses membres engourdis.

Puis, revenu à sa souplesse habituelle, il sortit.

La maison était loin de toute autre habitation.

Il était vrai que Verchères, pris là-dedans, aurait pu crier des jours durant et ne jamais être entendu.

Il sortit du terrain, et marcha sur la petite route de terre qui passait devant la maison.

Il marcha un bon mille avant d'atteindre une maison.

Là, il constata que la maison était inhabitée, tout comme l'autre.

Il continua sa marche.

Cette fois, plus de 35 arpents.

Mais la maison qu'il trouva au bout de cette longue marche était habitée, et ce qui plus est, avait le téléphone installé.

Il ne resta à Guy qu'à téléphoner à Montréal.

Avertir Belœil, demander qu'on vienne le chercher ici.

Et comme il dit à Belœil au téléphone :

– J'ai tout tiré au clair, je tiens le coupable, et tu vas avoir des surprises.

Ayant fini l'appel, Guy demanda à l'habitant où il se trouvait.

– Je veux le savoir parce que j'ai été amené ici de force, et j'avais les yeux bandés, d'ailleurs j'étais inconscient.

– Sur le Richelieu, monsieur, environ dix milles plus haut que Sorel.

– C'est ce que je pensais, dit Guy.

Et il se souvint de cette réflexion qu'il s'était faite. La forme des planches couvrant les

plafonds, les fondations qu'il devinait sous la maison.

Deux heures plus tard, une automobile, lancée à toute vitesse, sirène mugissant dans le clair après-midi d'automne, arrivait pour chercher Guy.

C'était Belœil au volant.

– Tu te tiens, Guy ? Tu as du nouveau.

– Ah, oui, mon vieux, et tu vas voir comme c'est du joli.

– C'est la Terreur Masquée qui t'a kidnappé ?

– Tu verras, tu verras, Belœil. Il me reste quelques idées à mettre en place, et dès que nous serons revenus à Montréal, nous allons avoir du plaisir, du bon gros fun, comme ça se dit vulgairement.

Ils filèrent silencieusement vers Montréal.

La nervosité de Belœil, son grouillement continu, ses soupirs, n'échappaient point à Guy Verchères.

Belœil se mourait de curiosité.

Il se mourait de savoir comment se terminerait l'affaire.

Et loin de vouloir mettre les bois dans les roues de Guy Verchères, il avait hâte de voir ce que le gentleman-cambrioleur avait déniché.

XI

La rétribution

Comme toute chose se paie en ce bas monde, ainsi les crimes de la Terreur Masquée tiraient à leur fin.

Et nul ne pouvait en douter qui voyait Verchères arpenter le bureau de Belœil, devant le groupe convoqué pour la circonstance.

Ils y étaient tous.

Dauphinois l'industriel.

Dubuc l'avocat, chez qui Guy Verchères avait été attaqué la veille.

Préjen le commerçant.

Denis Dubreuil, et Robert Fourval.

Il ne manquait qu'Élise Bricourt.

Mais sa présence était assez éloquente sur les

dalles de la morgue.

Quand Guy Verchères vit que son silence, sa marche prolongée, ses gestes mesurés avaient assez soulevé la curiosité, et provoqué la nervosité des assistants, il se décida à parler.

Il s'arrêta, mit une fesse sur le pupitre de Belœil, et fit face aux suspects.

Il remarqua que Dubuc était très pâle.

Avait-il eu vent de la perquisition faite par la police dans sa maison, il y avait une demi-heure à peine ?

On s'était pourtant bien efforcé de faire coïncider l'invitation aux quartiers-généraux avec cette fouille, afin que Dubuc ne se doute de rien, et n'aille éventer la mèche...

Guy Verchères se moucha, alluma une cigarette, et commença.

– Dans quelques instants, messieurs, l'un de vous sera arrêté, puis incarcéré.

Comme la cause est gagnée d'avance... par la Couronne, ce monsieur sera pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive d'ici deux mois.

Ce ne sera pas agréable, pour le monsieur en question, et même pour moi, car, quelques que soient les crimes commis par ce monsieur, j'en suis en quelque sorte, l'un des premiers responsables...

Mais je te dirai ça plus tard, Belœil, à toi seul... Tu verras que j'ai raison.

Résumons donc.

Depuis quelques jours, je suis à la recherche d'un individu que la presse s'est plu à dénommer la Terreur Masquée.

Cet individu, tant qu'il n'a opéré que des vols sympathiques, consistant à dépouiller les riches et des snobs, et après avoir gardé une part raisonnable, remettre la balance aux pauvres...

(Belœil sursauta et regarda fixement Verchères.)

... C'était à demi-mal. Mais quand le monsieur qui avait emprunté ce déguisement s'est mis à tuer à tort et à travers, ça devient moins drôle.

Nous savions, ici aux quartiers-généraux, que le criminel était astucieux. Il n'opérait qu'une

fois par mois, et le faisait toujours ganté de noir, et masqué par-dessus la tête.

Ce bonhomme connaissait la loi de la preuve légale, c'est certain.

De plus, il connaissait les habitudes de la police, leurs heures de ronde, enfin tout.

Ce qui me frappa le plus, c'est qu'il connaissait si bien la topographie des lieux qu'il visitait avec l'intention de voler.

Seul un homme reçu dans ces maisons, invité et accueilli là pouvait connaître si bien la place de chaque chose.

Avec l'aide des victimes, nous avons dressé une liste des gens ayant fréquenté tous les endroits où se sont commis ces vols audacieux.

Après mûre étude et compilation, nous avons une liste de six suspects.

Cinq hommes. Vous êtes tous présents ici. Une femme.

Elle est morte, assassinée, pour m'en avoir trop dit.

Elle m'avait déclaré, ne sachant pas que j'enquêtais dans l'affaire, que jamais la Terreur Masquée ne s'attaquerait à elle. Son sourire, et l'éclair moqueur dans ses yeux me disaient que la jeune femme connaissait cette Terreur Masquée, et ne la craignait point, justement parce qu'elle était de complice avec elle, ou connaissait le secret si bien gardé.

J'en étais là dans mes investigations quand je me suis décidé à vous visiter l'un après l'autre.

J'avais trouvé, près du cadavre de la belle Élise, ceci.

Un petit clou.

Un clou servant à assujettir une ferrure de protection, sur un talon de chaussure. Les clous de ce genre ont une forme particulière. Voici le clou en question.

Monsieur Dubuc portait à ses chaussures des talons de caoutchouc.

Je l'ai donc mis de côté pour le moment.

J'étais sûr, par ailleurs, que le coupable aurait un alibi bien agencé.

J'avais vérifié, et l'après-midi du meurtre, il y avait des courses.

Il est très facile de sortir d'un terrain de courses sans être vu.

Pensez-y vous allez voir comme j'ai raison.

Donc j'ai fait le tour.

Je vous ai questionnés, l'un après l'autre.

Vous, monsieur Dauphinois.

Vous, Dubuc, vous Dubreuil, et vous Préjen.

Je ne vous ai pas questionné, Fourval, parce que, dès les débuts de ma petite enquête, un fait révélateur s'est posé devant moi, qui accusait un homme, et vous exonérait automatiquement.

Mais comme, d'autre part, un suspect attirait mon attention pour d'autres raisons, j'ai décidé de fouiller la maison de trois hommes : Dubuc, Dubreuil, et Préjen.

Ce n'était pas du caprice, c'était de la nécessité.

J'ai commencé par me rendre chez Dubuc.

Chez vous, monsieur Dubuc, dans votre

maison, où je me suis introduit alors que vous dormiez. J'ai, voyez-vous, un bon entraînement. Mais, au moment où je me préparais à fouiller votre pupitre, j'ai été surpris dans ma déprédation, assommé, et transporté dans une maison de ferme abandonnée, le long du Richelieu. Quand je me suis réveillé de mon inconscience, la Terreur Masquée était devant moi, me tenant un long discours, me faisant des menaces, et finalement me laissant là, ligoté comme un saucisson. D'après mon assaillant, il me laissait là pour mourir de faim. Mais il avait enduit les cordes de graisse pure, et les rats dont la maison était infestée eurent vite fait de me délivrer. C'est d'ailleurs ce que le type voulait. Il m'avait suivi, et il avait décidé de rejeter les soupçons sur un autre. Il m'attaqua donc dans la maison de Dubuc.

– Dubuc n'est pas coupable ? demanda Belœil.

– Non. La Terreur Masquée, le vrai, m'a donc suivi. Me voyant dans la maison de Dubuc, il a jugé que le moment était excellent. Il m'a assommé, et transporté là où vous savez. Prenant

bien ses précautions pour que je sois délivré par les rats, pour que je marche jusqu'au voisin. Celui-ci me renseigna en me disant que la maison où j'avais été séquestré appartenait à Jean Dubuc. Tout policier ne se servant pas de sa jugeote en aurait eu suffisamment pour courir chez Dubuc et l'arrêter. Seulement, la Terreur Masquée avait fait une toute petite erreur. Il n'avait pas changé sa voix, et je l'ai reconnu. Et si on regarde son soulier, on trouvera qu'il manque, au talon, un clou, je l'ai trouvé à côté du Cadavre de la belle Élise.

– Mais qui est la Terreur Masquée ? supplia Belœil.

Guy Verchères se leva.

Il pointa le doigt vers un des hommes assis dans le bureau.

– Le voici.

Préjen sauta sur ses pieds, et voulut courir vers la porte.

Mais il ne fit qu'un pas, et Belœil lui tira une balle dans la jambe.

On félicita Verchères chaleureusement, mais il refusa tout compliment.

– Je n’ai fait que ce que j’avais à faire. Je ne pouvais m’empêcher d’haïr la Terreur Masquée.

– Mais pourquoi, demanda Belœil une fois tout le monde parti, pourquoi haïssais-tu tellement ce bandit ?

– Simplement parce que la vraie Terreur Masquée, celle qui opère sans molester personne, celle qui ne tue pas, et ne vole que les riches, en n’oubliant pas les pauvres... La vraie de vraie des Terreurs Masquées, c’est moi.

– Toi ?

– C’est moi, et maintenant, si tu m’arrêtes, je refuse de témoigner, tu es forcé de relâcher ton homme, et tu as tous les politiciens et les journaux encore sur le dos.

Belœil s’assit d’un air découragé...

– Ah, bien, ça alors ! Ça alors !...

Il n’en croyait pas encore ses oreilles que Guy Verchères était parti, retournant chez lui

reprendre ce repos si brutalement interrompu, et dont il avait plus que jamais besoin.

Cet ouvrage est le 559^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.